

Fonction et utilité du patchwork littéraire

Troisième partie : L'âge mûr



Rameau n°1, photographie Ghislaine Girard, 2023
fichier numérique recadré © Xavier Hiron

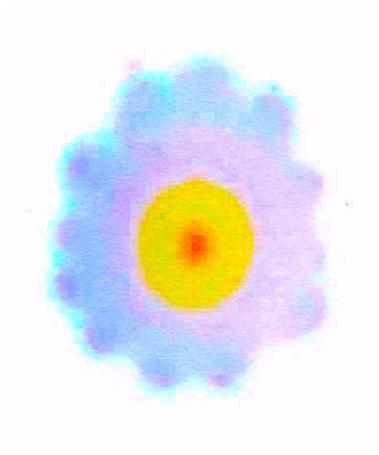
Essai poétique

Peut-on impunément se dédier soi-même et consacrer sa vie à la féminité ? Pourtant, tant d'hommes et de peuples l'ont déjà tenté, par le passé... Et comment, au-delà de son image même, la mieux représenter, sans jamais risquer de la faire se faner ? C'est bien ce que ce texte un peu fou, et d'obédience assurément surréaliste, tente pourtant d'aborder, avec respect et tendre vivacité. Un texte où la poésie côtoie l'utilité de vivre et du hasard d'exister, par la rencontre avec sa forme la plus aboutie : en l'espèce, la littérature même.

SOMMAIRE

Fonction et utilité du patchwork littéraire –
Troisième partie : L'âge mûr

72



Soleil n°5, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019

Essai poétique

Troisième partie : L'âge mûr

Parmi les huit cents genres qui composent cette famille de fleurs des orchidées, pour un total de 28 000 espèces officiellement recensées, certaines ne fleuriront qu'une seule fois tous les quatorze ans. Et dans tous les cas, d'aucunes ne se reproduiront que par l'intermédiaire de colonies extrêmement restreintes, ayant besoin de la présence les unes des autres pour arriver à recréer les exigeantes conditions de leur survie. Ou pour - ceci étant à exprimer plus simplement encore - tout bonnement se survivre les unes aux autres... En cela, on croirait qu'y serait énoncé le vade-mecum de la cellule familiale.

Pour autant, nous n'en sommes pas encore arrivés à leur entière expression de nature florale. Ni à leur réalisation la plus authentiquement parfaite, consistant en une petite excroissance de coloration soutenue, aux formes géométriquement empruntées aux tissus à décors imprimés.

Cet exotisme sensitif, certes, fascine. La mise en relief de cette forte temporalité florale n'aura de cesse de nous interpeller. La sculpturalité alambiquée de leurs démarches passagères longtemps nous interrogera. Par cette foudroyante confrontation létale, nous nourrissons le sentiment intrinsèque d'être placés face à un mystère d'un type supérieur, dont la forme extravertie s'épanouit sans nom. Ou face à une énigme qui, en aucun cas ni par l'intermédiaire d'aucune expression connue de nous, ne saurait être exactement dénommée. Et, d'une certaine autre façon aussi, ne sachant comment bien nous positionner face à leur multitude, nous devenons subitement comme partie intégrante, en tant qu'infimes créatures terrestres, de leur fascinant mystère !

Face à nos entités corporelles, les fleurs, modestement, semblent vouloir nous suggérer : « Ma nudité te gênerait-elle si elle ne te renvoyait à ta

Essai poétique

propre nudité ? » Cependant, si pour chacun d'entre nous, finalement, elles s'étalent librement au grand jour, il faut d'abord, et en tout premier lieu, se mettre en capacité de les chercher par devers les chemins. Et ce, parfois, à travers de vastes et rudes campagnes accidentées, d'ailleurs... Car leur maturité florale ne s'offre guère qu'à quelques-uns dont le regard, de ce fait, devient privilégié. En cela s'exprime que le regard volontiers se pare, sous leur insistante impulsion, d'un véritable privilège de l'art de vivre. Et que, par conséquent, comme par l'intermédiaire de ce processus explicite de l'abandon visuel des fleurs, celles-ci savent, en tout état de cause, mettre en lumière le rare phénomène unitaire de l'élection.

Ah, cette forte âpreté des chemins amoureux que, sous l'impulsion farouchement décorative des massifs floraux, nous parcourons enfin... ! Car tout ce qui, pour l'homme, sera en jeu, sous leurs puissantes ondes vibratoires, oui, tout ceci se logera pour nous dans la notion remarquablement secourable d'une harmonie céleste. Leurs vigoureuses vibrations, en effet, résonneront haut et fort, telle une véritable batterie de clairons et tambours plongés dans notre espace ; de fifres et de clarinettes, flutes à bec ou trompettes tonitruantes, toujours très affolantes ; de cymbales, toutes aussi percutantes, tout comme ces persifflant hautbois : chacun d'entre eux résonnant au beau milieu de chœurs pour anges millénaires ! La tradition de la musique, des parures et des honneurs, des convenances amoureuses, loin des festivités mondaines de l'apparence, cependant, nous grise assurément au mitan même de notre notion d'apparat, car tout ce qui se joue au cœur intrinsèque des rapports humains est bien cette expression d'une intime sérénité que dégage pour nous cette éloquente aura de potentielles saintetés.

Aucune auréole ne saurait mieux que ne l'opère déjà l'authentique véracité des fleurs définir la fonction céleste et lumineuse de ce qui nous est promis : de l'anonyme tranquillité du couchant solennel à l'accessoire stabilité d'un hypothétique foyer... Toutes ces constantes n'ayant d'autre but, à nos propres yeux, que d'établir, nous semble-t-il, dans l'étendue modeste de son possible périmètre, soigneusement enclos entre nos quatre murs et une ancienne cheminée, notre solide et persistante félicité. Une fleur sans contour nous y attendrait-elle, cependant, de cette sobre patience et vague fougue qui, toutes deux rassemblées dans une même corbeille, ressembleront à s'y méprendre à de la volupté ?

Essai poétique

Chargés de leurs affects, il n'y aurait rien d'autre à définir, comme cernés des jours anciens, qu'un vaste et potentiel bonheur - si ce terme, à ce jour, reste susceptible de recouvrir une tangible réalité, telle qu'une vague secouerait le dos arqué de l'océan, tandis que, très accessoirement, à nous elles nous semblent promises... ? Sable des profondeurs, salutaire pérennité de nos origines : rien n'y serait aussi affreux, cependant, qu'une montagne sans sommet ; ni rien plus angoissant qu'un précipice sans abîme !

Les fleurs auraient-elles été produites pour devenir, au soir, sous notre joug immodéré, un surprenant emblème de la stabilité ? Voire de la fécondité ?

Rien n'existerait sur la terre pour le prouver. Aucun indice n'y résisterait. Et cependant, rien non plus ne viendrait l'infirmier. C'est selon comment l'on ressent et perçoit le vent sournois de la félicité. Le bonheur est-il inévitablement appelé à devenir une denrée avariée ? Aucune fleur ne survit-elle jamais à notre tendre regard que parce qu'elle y serait sans cesse remplacée par une identique éclosion ? Un clone d'elle-même, au doux visage désespéré ? Sa silhouette féminine restant, pour l'essentiel et sous le chaud soleil inaltéré, tout aussi inchangée ? Il n'y a pas, dans ce domaine social en particulier, ni pour aucun autre domaine d'ailleurs, de dangereuse fatalité. N'y subsistera intacte, au creux inquiet de nos âmes profondes, que notre pugnace volonté d'agir : cette pénétrante détermination, découlant tout entière de notre seul et unique pouvoir d'aimer...

Pouvoir banal et hautement artificiel, s'il en est ; mais, cependant, pouvoir si réellement logé sous le même tropique que nous ; c'est-à-dire consistant et palpable, résistant et inclassable ; horizon mesurable et pleinement identifiable, à l'aune de critères aux contours établis, à l'instar de tout banc de mesure scientifique : le bonheur ne laisserait au monde qu'une trace non périssable, dont ostensiblement se nourrissent les corps et grâce à la présence de laquelle nos âmes, elles, tendent parfois à espérer vouloir se réparer. Miracle inassouvi de la plasticité organique de notre enfance !

Au cœur de ces vastes pensées, nous verrions bientôt réapparaître, abasourdis par tant de vigueur annoncée, la créativité féconde de nos adolescences. Ô puissances fertiles de la révélation ! Car tous nous serons appelés, à un moment ou à un autre de nos vies, à laisser dériver nos étroites visées - ce que j'appelle nos petites attentions passives -, pour mieux pouvoir

Essai poétique

suivre - si ceci nous est enfin accordé ! - un flux d'épanchement massif qui, allant toujours s'élargissant, telle une onde libérée d'un barrage, un moment s'abandonne à la réalité de ne plus être. Pour ensuite devenir ce que nous ne sommes déjà plus, nous, entièrement plongés dans un univers sans limite, inclus dans le courant épileptique de la dérive incessante de vivre... La créativité, ainsi, résulterait de l'impulsion émotionnelle et de la découverte instantanée d'une esthétique sans pareille ! D'une beauté humaine et non préméditée ; laquelle s'étirerait très longuement, loin de toute portée.

La créativité nous semble donc une rivière. Elle s'identifie à un courant en perpétuelle évolution. Elle y joue le rôle d'un fleuve tranquille dont le personnage principal, hautement symbolique à nos yeux, se perdrait dans la nuit des temps. C'est une allégorie antique de notre épuisement de vivre, mais dont nous ne percevrions pas la véritable dimension. Dont la nature profonde - ce brassage pluriel de l'homme, ceci étant un fait pleinement expliqué - nous échappe, tant il est vrai que, sous de si lourds et très nombreux habits, elle se cache. Face à elle, nous devenons une nef perdue, suspendue ; un navire à l'envers, un bâtiment de guerre en pleine avarie et qui, de fait, ne saurait plus comment introniser à sa conscience sa propre aventure. Et ce faisant, abandonné sur les chemins ardues et claudiquant en de lointaines latitudes, disposés hors de notre terreau de vivre, ignorant tout d'une prochaine cible, seul nous reste d'une nature plausible son élan initial, doublé d'un allant purement affectif, mais pour un instant seulement. Tandis qu'au sein de cette même effusion de mesures, de secondes, la création profonde des fleurs, elle, n'anticipant jamais aucune forme de destination, se résumerait à une prégnante vision.

Comme les fleurs, nous recherchons la source bienheureuse, cette genèse étrange et primitive des choses : la formation fragile des phénomènes. Nous recherchons l'eau pure et claire de la décantation en laquelle réside l'héritage naissant de notre prochaine adolescence, cette émergence lourdement acquise... Comme cette autre constatation qui nous viendrait spontanément à l'esprit : si la chaleur s'identifie au règne animal, la fraîcheur, quant à elle, s'appliquera, sans aucun risque d'erreur possible, à cet inénarrable règne du végétal.

Sortis de cette clarté trouble de la nuit, s'ouvre à nouveau pour nous la belle parure magique des fleurs qui si bien savent à de telles langueurs

Essai poétique

résister ! C'est l'époque de notre mise en mouvement psychologique vers une exploration secrète de la planète, de son large environnement. Nous y découvrirons sans doute que même les sols les plus arides portent des fleurs ; lesquelles, toujours, nous octroieront ouvertement la merveilleuse intensité de leur palette de couleurs... Ici, la chatoyante fortune de la forêt luxuriante progressivement laissera place au calme intense et dense, comme immensément reposant, de leur répétition à l'infini. Est-ce que les fleurs y écouteront librement les oiseaux ? Quelles réciproques harmonies de fraîcheur y cohabiteraient patiemment, pourrait-on se demander, dans ces conditions particulières ?

Les alliages, sur la terre, sont difficiles à fabriquer ; mais pas impossibles à obtenir. Leurs fabuleuses propriétés, d'ailleurs, sont à nos yeux des trésors tellement incomparables ! Ainsi, nous y apprendrions certainement et à nos corps probablement défendants, combien souvent il vaudrait mieux tenter d'allier à la diversité ineffable du monde la palette des mondes les plus diversifiés ! Car en ceci réside – oh, cette victoire éclatante de l'homme sur la nature ! - l'un des buts (l'on dit aussi, en l'espèce, saints Graals) de l'obscur alchimie de la physique moderne.

Au final, pour ce qui concerne l'immense étendue des fleurs, depuis les plus petites renoncules de plates-bandes jusqu'aux modestes boutons-d'argent perdus au fin fond d'un marais, toutes demeureront toujours cette preuve vivante d'une paisible évolution. Que cette crue constatation s'applique ponctuellement aux centaurées scabieuses ou aux avoines magistrales, la seule révolution qui, pour elles toutes prises dans leur ensemble, vaille la peine d'être vécue, est annuelle. Elles l'expriment par le miracle du renouveau et l'inaltérable synchronisme de leur future éclosion. Leur art ne se loge pas tant dans le mimétisme pluriel que dans l'exactitude de leur franche temporalité. Autrement dit, dans la juste concordance de leur expressivité collective.

Dès notre pugnace adolescence, ces fleurs à nous promises, par leurs offrandes réitérées, présentent à notre égard une manière d'interpellation. Elles y aiguisent en permanence la provocante génération de nos tendres regards. Leurs pieds, pourtant solidement ancrés par des racines plantées aux sols, à leur souffle réunis - ce cri unanimement partagé -, conjointement nous interpellent : « Pour ce qui est de l'homme, se demanderont-elles, qu'aurait-il

Essai poétique

de si sérieux à nous offrir ? » Toutes les fleuraisons développées avec ingénuité à notre unique attention, en leurs profondes intensités, concentrent au droit du ciel cette consubstantielle interpellation.

Les rosiers remontants toisent de toute leur hauteur les feuilles lourdes d'acanthé vernissée, à volutes sculptées. Leurs gousses sont ovales, comme des noyaux d'olives ou de petites dattes fraîches à la peau sobrement flétrie. Leurs graines, épaisses et lustrées, paraissent denses comme un bois poli d'olivier. À leur côté, les myosotis à fleurs multiples et humblement bleues nous crient très sobrement : « Surtout, ne m'oublie pas ! ». Et un peu à l'écart de cette marée de douceur, le liseron passif s'éprend, quant à lui, d'une vive et mouvante insouciance, tandis qu'il tente de s'enlacer d'une manière tenace à la vie. Cette vie qui si bien se résume à une fabrique solide de floraisons...

Parallèlement à cette délectation visuelle à contempler les plantes, l'ardue fréquentation de la musique apprend à notre doux psychisme à s'ouvrir tendrement à l'entière disponibilité de notre extrême sensibilité naissante. Elle prépare notre cerveau à cette impénétrable élaboration des mécanismes de la pensée la plus accomplie. Pour le philosophe Friedrich Nietzsche, par exemple, un monde sans musique ne serait, de ce seul point de vue de l'âme, même pas concevable. Sa vie durant, au mitan même de son existence, elle y jouait le rôle d'un puissant et très déterminé agrégateur. Tandis que s'approche de nos silhouettes le vol en tapinois du bourdon, que l'on sait, par ailleurs, être résolument complice, toutes les antennes paraboliques des fleurs se mettent alors en action, se faisant caisse de résonance. Au même instant, dans le cercle de nos esprits, une sorte de stimulation neuronale semble vouloir se mettre à dériver, émanant maintenant de cette amplification acoustique abyssale, elle-même délimitée dans l'espace rustique d'un pur gynécée de pétales.

Aussi, depuis le temps béni de la philosophie des Lumières, Jean-Jacques Rousseau, le taciturne, en tant qu'éminent herboriste et dilettante de renom, nous suggère-t-il de cultiver notre propre jardin. Lui-même avait compris à quel point la vie végétative des fleurs découle en réalité d'une existence des plus complexes et pleinement contemplative. Comme si elle émanait d'une très haute destinée, entièrement tournée vers une méditation monastique active. Car les fleurs volontiers se muent en de certaines traces visibles du miracle tangible de vivre : celui qui, en toute permanence, tend

Essai poétique

cette volonté manifeste de nos corps vers le désir d'en épouser âprement l'harmonie. D'où l'élan appliqué de l'acanthé eurasiennne et de sa fleur majestueusement étagée. D'où l'équilibre en volutes et la sagesse organisée de l'ordre corinthien qui en résulte !

Mais toute harmonie reste cependant élective. Fleur en épi : toi qui es destinée à voir s'épanouir ta parure bucolique bien au-dessus du col resserré d'un haut vase, sache que l'harmonie, à notre vue sucrée, cache des visées esthétiques inavouables, et qu'à cet instar le bonheur se propose de nous décrire uniquement ses ambitions statiques...

Pour chacun des adolescents que, par le passé, nous fûmes vaillamment, cette posture de la constatation d'une offrande perpétuelle avait de quoi surprendre et largement intriguer : « Qu'est-ce que l'homme, en effet, aurait réellement à offrir ? » nous sommes-nous souvent demandé, en nos fors intérieurs... En la réponse à donner à cette frileuse interrogation résidait bien évidemment la clé peureuse de nos impatients devenirs !

La gracieuse tourterelle, dès lors, ouvrait au temps léger des papillons multicolores et du discret libertinage qui, au ciel philosophique, se déclinait tel un ardent butinage. Et son roucoulement incessant de colombe inspirée nous en offrait souvent l'image. Image ainsi distillée, tandis que la timide roseraie, à son corps défendant, elle aussi, ainsi qu'en toute impunité, pleurait, seule au sein d'un sombre atrium, la lourdeur sourde de ses journées. Journées qui, hier, se sont entièrement envolées, telle une pesante brassée de passereaux se déployant douloureusement sous l'orbe d'un astre guerrier ! Ô l'entêtant leitmotiv de la rose et ses fécondes roseraies : elles, tellement embaumées, autant que le sera tout au long de nos vies, et par pure comparaison, le souvenir intarissable de la grisante tourterelle !

De quelle découverte inquiète et fortement adolescente se targue volontiers la poésie ! Cette rose négligemment offerte, qui autant fit cette saveur particulière des sobres alexandrins que la fiévreuse religiosité d'un Rainer Maria Rilke aurait pour nous conçue et composée ! Les mélias solitaires et odoriférants, aussi communément appelés lilas de Perse, aux douces senteurs savoureusement surannées, alternant avec le gracile albizia, ou arbre à soie, paumes ouvertes et doigts largement tournés vers le ciel de nos illusions, comme la multiplication des pains. Et cette délectation troublante à

Essai poétique

fréquenter les symbolistes, depuis Baudelaire l'assidu jusqu'au tout dernier d'entre eux, le capiteux et tortueux Stéphane Mallarmé !

Dans la foulée de découvrir jusqu'à l'émoi que les poitrines naissantes des jeunes filles se nomment, elles aussi, boutons et qu'en effet ces glandes proto-mammaires s'enflent et durcissent sous la toile couleur chair de leurs corsages écrus, pensant vouloir éclore ! Tétons de satin les bien nommés nous dévoilant, sans la moindre mesquinerie attendue, l'extase de leurs saints profils en fuseau, en capsules, en soleil, en pyramides ou en bâtons de sucre d'orge... !

Mais revenons plutôt, si vous le voulez bien, au travail souterrain déployé par les auteurs symbolistes. Car rien n'y est si clairement exprimé, tandis que tout y est atrocement contenu. C'est le royaume des images méticuleuses qui préfigurent les ressorts intimes des surréalistes ; mais sans aucune de leurs désillusions ravageuses. Il ouvre et appelle continuellement un domaine de fantasmes et de rêves mêlés, dans le mélange désordonné d'un classicisme revisité. Mais cette haute texture du sens et de sa laborieuse portée des mots se montre, sur le papier, avec l'ampleur d'une démonstration réellement accomplie et l'ambition d'une irréalité sournoise. Tandis que l'artiste plasticien, quant à lui, tend à vouloir provoquer en nous comme un accouplement graphique : l'assemblage de ce qui ne s'est pas encore produit d'avec ce qui sera à terme parvenu, bien qu'ayant du mal à éclore ou même à arriver.

Comme la multiplication des figures éclatantes ou la femme, parfois, bien qu'à peine formulée, y est déjà entièrement sacralisée. Ces entrelacs macabres jusqu'au statique, faits de boutures et de baisers. La vérité, parfois, nous est ainsi révélée, où il convient de regarder seulement par-delà le trait. Au-delà même de la couleur : dans cette aventureuse péripétie pareillement liquide des ors profonds et colorés ! Le symbolisme aura toujours voulu se définir telle une plantureuse ivresse de la liberté.

Dans un recoin obscur de notre sommeil, nous entendons gémir les héliotropes. Comme elles, nous nous sentons contraints à la recherche de la lumière. À nous tourner vers une course qui ne nous est pas proprement intérieure. À vivre à la volée ce qui ne ressemble en aucune manière à une

Essai poétique

saine procuration. Comme pour tout arbuste aux excroissances buissonnantes, notre éclat chatoyant se façonne dans la durée.

Fleur, toi qui es mon amicale perturbation, mon avenir disjoint ; mon auguste promesse, comme un écueil se profilant au large, ma montagne à gravir ; ma richesse non encore aboutie dans une grotte sertie de rubis. Mais pourrais-tu, tout aussi bien, revêtir les attraits de cet Enfer décrit par Dante, ou sa Divine comédie ? Tu es sérieusement mon moyen-âge en devenir, s'avançant vers sa perfection renaissante. Finalement, ô fleur muette, deviendrais-tu volontiers ma tendre poésie... ?

Cette irruption du merveilleux et de sa tendre poésie, tout comme le firent anciennement les fleurs au sein de leurs voyages éclatés en épis ! Acanthes des rocailles : et aborder à vos paysages floraux nous permettrait-il d'enfin tout évoquer de ces intimes univers ? Et, si possible, résolument pudiques...

Entre l'héliotropisme humain, qui a pour vocation ultime de suivre la course effrénée du soleil, et les pétales qui se referment sur nous fort humblement, la nuit, afin de tenter s'endormir, volontiers nous apparaîtrions comme les sentinelles de la vie clandestine des fleurs. En serait-il de même pour elles : veilleraient-elles secrètement sur notre pur désir de vivre une vie paisible et reculée ? Seraient-elles les gardiennes de nos existences réitérées ? Ou nous inciteraient-elles à plutôt découvrir le monde ? À naviguer à la recherche de ce qui nous construit à travers l'immensité veloutée de l'air, ou celle plus rugueuse encore de l'univers ? À travers son désert foisonnant d'étoiles, comme étendu dans sa douceuse volupté tropicale ?

Nous subsistons, stoïques, à l'orée de cette cruelle découverte. La très rampante crapaudine, ou bien son homologue, l'épiaire droite, s'étalent devant nous, comme grêlées de leurs violentes inflorescences d'alpage. Leurs senteurs en demi-teinte boisée nous envahissent l'esprit. Nous naviguons à la recherche de cohortes à effeuiller de serpolet sauvage ou d'œillels blancs des frères chartreux. Et nous déambulons ainsi, au milieu de prairies qui nous serviront, pour un de ces rares moments privilégiés d'éternité, de modestes refuges, tant la roche paraît cernée de ses tombants abrupts et de flancs ardemment découpés, tels de longs couteaux tranchants...

Essai poétique

Car nous évoluons à travers la montagne, tel qu'en un paradis terrestre, mis à l'écart de l'immense cosmos. Y disposerions-nous sereinement de cette possibilité à nous offerte de nous y fortifier ?

Prisonniers sur cette vaste Terre, nous nageons sans discontinuer au beau milieu du symbole. Nous nous évertuons à vouloir y souffrir ou périr, sans jamais reprendre le droit chemin de la pente naturelle. Trop de sabots de Vénus y interpellent nos attentions. Trop de distractions mirifiques nous instillent constamment le jeu luxuriant de la stérile découverte. Nourrissant d'instinct ce vaste sentiment frustrant que tout le fourmillant y est à notre portée, sans jamais être capables de l'embrasser dans son entier ! Pléthores de ces pâles effusions : cette abondance larvée n'abreuverait-elle pas à elle seule nos pires sentiments intérieurs ?

Mais pendant ce temps-là, Axelle Red nous chante avec brio sa terrible et superbe *Sensualité*...

Or la superbe vérité des fleurs, pourrait-on se demander, se logerait-elle alors dans le nuage ? Et si oui, quel serait vraiment ce vague rapport entre la fleur et son nuage ? Lui qui nous affirme tout de go que c'est le ciel qui, journalièrement, l'abreuve et la nourrit. La gave instamment de ses substances nourricières. La rend à la fois tangible et à la fois existentielle. À nous reviendra seulement la lourde charge de la rendre, pour le simple plaisir des yeux, concrètement matérielle. C'est-à-dire expressivement sensuelle, voire d'un port noblement sexuel. À la fin d'une époque où tout, justement, était devenu uniquement sexualisé, ou presque - en tout cas jusqu'à l'excès... ! Et où cet excès-là avait fini par causer - et quelques fois jusqu'au dégoût - la lassitude même de nos sentiments amoureux, vouloir revivre la vérité fluette et passagère des fleurs... ! Ô cette fantasque ironie de la mauve et de son bouquet ! La vérité sincère des violettes s'inscrit dans son offrande naturelle.

Traces de la valériane officinale : tout au-dessus d'elles, les hirondelles s'ébattent librement dans le ciel. Leurs silhouettes noires et veloutées comme des gants de prestidigitateurs illuminent l'azur jusqu'à la perfection. Puis elles se posent enfin, épuisées de folâtrer d'amour tout autour des larges tapis d'ombelles. Leur chant est rauque et aisément entrecoupé de paillements incessants. L'euphorbe, la ciguë et le bel aconit, chacune de ces plantes fermement scellées dans leurs flacons de verre, derrière leurs

Essai poétique

étiquettes parfaitement identifiées des herboristeries, nous diront-elles demain si intacts nous survivrons à la puissance froide de leur réalité ? Ou à cette saveur potentiellement destructrice de leurs prochains réveils ? Et toutes ces tristes langueurs qui tantôt nous épuisent, nous seront-elles soufflées par le vent flou de la vallée ?

C'est qu'il subsiste un champ rugueux d'incertitude. À prendre le pas et le pouls péniblement viabilisés de cette périlleuse aventure – car vivre devient, sous nos pas apeurés, assurément, une forte et périlleuse aventure ! -, nous pénétrons dans un royaume spacieux dont les règles vacillantes nous échappent encore. Et nous évoluons sans cesse et sans aucun conteste possible à l'unique merci de ce large inconnu...

C'est ce qui nous fait réagir par l'irréalité. Une irréalité entièrement balisée par le corset étriqué des fleurs. Pour s'en persuader, il nous suffirait de nous en référer aux éléments graphiques, tout aussi bien qu'aux insinuations littéraires du symbolisme. À ces précieux principes plastiques chargés que ce courant artistique énonce, ainsi qu'aux paradigmes textuels d'un symbolisme élargi. Car en matière de modèles, les uns ne vont pas sans les autres, comme nous le prouve constamment leur exigeante sincérité, tel un ineffable et persistant besoin d'authenticité... Cette authenticité qui tant nous fait défaut dans notre course monstrueuse à l'orage arbitraire, aux séismes pluridisciplinaires, à l'entité de la surabondance passive et de la réussite obligée. C'est en cela que les fleurs nous rappellent instamment à notre territoire d'origine. Qu'elles nous conseillent sur la manière adéquate de percevoir nos horizons humains... Et nous dégagent définitivement de ce qui pourrait nous paraître imposé.

Comme Ulysse en son temps, j'ai planté l'olivier tout au fond du jardin, au beau milieu des sarabandes d'insectes et autres créatures ailées aux formes variées, selon tous les contours envisageables et les couleurs du monde possible, tout comme nous l'est déjà notre humaine mosaïque. Le ballet fluide et pressé de leur activité insistante enserre les lavandes au vaste charme épanoui, qui viennent menacer jusqu'aux massifs entiers des menthes froides et musquées, avant qu'elles ne montent à graine.

Cette danse précieuse et sobre des lépidoptères, tel un enlacement bruyant de Stravinsky ! Tout autour d'elle, les libellules demoiselles, guindées

Essai poétique

dans leurs étonnantes guêpières de satin noir ou corsets fluets orangés, se chargent d'une multitude de voiles limpides. Les froissements légers des écailles multicolores figurent à nos yeux des ébats de baisers vaporeux : scènes avérées d'une luxuriance tangible et émouvant tableau de la glorieuse sublimation du royaume de l'éphémère !

S'appesantir parfois au cœur de ce domaine, tel un intru plongé dans un essaim de vibrations. De sourds bourdonnements, comme dans le fond sombre d'une église, accompagnent la multitude des jaunes paille et de leurs ors précocement fanés : ô cette pure délectation de simplement vouloir nommer l'indescriptible !

Ainsi, vouloir nommer le monde qui nous entoure : « Pourquoi faut-il que les hommes se sentent libres, se demandent souvent les fleurs de colchique ? Pourquoi, d'ailleurs, vouloir revendiquer sa liberté avec autant d'insistance ? Sa liberté individuelle, qui plus est ! Ne sommes-nous pas, nous, les fleurs des champs, entièrement libres dans notre large pluralité ? Libres de divaguer au gré du vent, dans cette allégresse d'un champ de blé, au sein de cette liesse plurielle dont nous formons ensemble la jachère ? C'est-à-dire le repos accéléré ? Notre liberté se loge dans le mouvement désordonné que nous formons simultanément dans cette insigne pliure du temps. Cette profonde cicatrice nous est bien destinée, mais sans jamais réellement nous atteindre. Car toutes, nous avons accepté d'être libres en nous laissant entièrement dominer par le temps. Pourquoi n'en feriez-vous pas de même... ? »

Et effectivement, atteindre hier à cette plénitude osée des étendues béantes de fleurs de cosmos ne fut en rien une tâche aisée, répond intérieurement l'homme concerné. Le lourd sari exotique de l'Art nouveau débordait ostensiblement de ses volontés voluptueuses d'arabesques. La chair pleine et s'étalant en ronde bosse des pétales écarlates de nos pavots volumineux illumine de concert la crête frêle et bosselée de chacun de ses voyages, eux fermement engagés dans le temps. Ainsi, d'ailleurs, que dans l'espace, autant ajourée que peut l'être la multitude des moucharabiés qui se détachent en irréelles surimpressions dans la pénombre du logis. De ses coups de vent ébruités par-dessus la campagne tombante du soir se dessine comme une foulitude de ballets épuisés : ses renaissances ailées, ouvertes par la ligne souple et remontante de la vitalité !

Essai poétique

C'est donc un peu de l'essence parfumée du symbolisme triomphant qui nous murmure intimement à nos oreilles lessivées, perdurant parfois en nos fors intérieurs à travers cette résonnance imprécise des mots. Les lavandes y seront ici récoltées et immédiatement pressées dans les moulins illuminés du soleil. Puis nous reviendrions un court instant à cette essence fortement larvée d'un ciel de crépuscule rosé – ce ciel prémonitoire du néo-symbolisme. Les œuvres d'art restant, aux yeux de tous, ce lieu promis à d'incroyables existences – de la myrrhe du balsamier géant jusqu'au prodigue de l'encens -. Provoquant donc celui d'une soudaine et improbable harmonie !

Le myrte de Nivelle et ses fleurs blanches de sécheresse. Ses couronnes tressées promises aux jeunes mariés, comme aux poètes aguerris, ainsi qu'aux vainqueurs patentés, en guise de célébration de l'amour d'Aphrodite. La belle romaine y souscrira bientôt, elle aussi, tout comme nous-mêmes n'hésitons pas à y succomber d'aise... Serions-nous ici-bas dans cette découverte heureuse d'un univers précieux, resserré, intimiste, inestimable et pour tout dire fantasmagorique ? Un univers autrement méticuleux et racé ? Les fleurs, en permanence, de près comme de loin, jalonnent ainsi la découverte minutieuse de notre amour initial...

Art nouveau : ta très lourde parure étalée dans son entier et qui, parfois, semble vouloir se fondre dans son écrin glorieux, à la mesure de ton affectueuse beauté. Pour recueillir toutes les beautés savantes que tu as produites à notre attention, certes ; mais aussi, pour recevoir l'intelligence née. Pour recevoir l'intégralité de cette intelligence qui nous demeure sensible. C'est-à-dire celle qui se manie avec l'entière de nos neurones. De nos neurones comme de nos papilles épousées ; de nos neurones à nos synapses ; de nos neurones faits de ces liens ténus avec nos chairs, nos nerfs et nos tendons intimement réunis en l'espace organique ; tous nos capteurs sensoriels ainsi mobilisés... ! L'Art nouveau englobe tout cela, très méthodiquement, et parfois même au-delà, avec ses grandes volutes groupées de capitules d'ombelles, chicorées, tournesols ou arnicas des montagnes, et son long tourbillon fleuri de pédoncules de lys, qu'il soit royal ou martagon, dont les parures si puissamment élaborées ressemblent à s'y méprendre à de belles orchidées sauvages. Perceptions : en te regardant prendre forme et vie, je poursuis intérieurement ton grand mirage de thym !

Essai poétique

Donc, tous nos sens étant en action : notre attitude d'attention entièrement mobilisée. Engager sa précieuse mémoire dans cette quête inséparable de nos savoirs induits, dès les six heures du matin. La corbeille tressée, impérieusement disposée sur la table solide du salon, se lirait-elle comme une disponibilité intransigeante de la nature envers notre enfance voisine ? Un passage vers un autre réel que le réel en soi, mais qui pourtant nous incombe ? Une porte secrète, un aparté de vivre, une offrande possiblement énigmatique de nos environnements salutaires, que cependant l'on croyait sans surprise ? Et comment s'apprécierait-elle, dès lors, la pureté même du fruit, ce pur produit inespéré de l'éclosion des fleurs ? Prolongement sphérique, proche développement d'une excroissance florale : ce reflet profond dans l'iris même de l'œil, identique à nous-mêmes...

Fruit : cet organe bulbaire, glande du végétal, telle une transmutation volumétrique finie, émanation d'un étique pistil en pleine maturation, en vue d'établir cette excroissance heureuse de l'ovaire. Achèvement de la graine initiale, suivant sa lourde destination humaine. Fruit ultime de nos espèces : comment, en des termes connus de tous, intégrer la dérivée robuste de nos croissances ? Nous jugeons bien de la pureté intrinsèque des fleurs ; aurions-nous quelque jour cette outrecuidante prétention de juger, face au ciel, d'une hypothétique harmonie déterminée des femmes ? De leur élégance si naturelle ? Ou bien, tout au contraire, de l'équilibre affecté de ce qui nous serait prochainement alloué ? Et par ce légitime retour attendu, d'accepter d'être jugés d'égal à égal par un même sentiment unanime de sincère équilibre ? Si l'esthétisme produit l'amour, tout comme une précieuse courtoisie y affecte nos sourires...

Est-ce en cela que s'établira le rôle sous-jacent de la pluralité subséquente et terriblement abondante des fleurs ? Dans cette liaison quasi divinatoire, à notre échelle de vivants, de l'apparition programmée du fruit, dans une perspective quasi prophétique, en sa dimension parabolique ? Ce messianisme approché de la livraison soudaine de l'incontournable : cette résolution audacieuse à devenir inéluctablement nous-mêmes ? Et quoi qu'il en serait de nos prochaines évolutions, et coûte que coûte ? Ce que, le plus maladroitement du monde - il nous faut bien l'avouer -, nous tentons de raccorder à l'idée même de beauté ? Cette beauté idoine, dès lors, figurant en nos esprits parfois labiles le fruit inattendu que nous tendrait la désinvolte nature, afin de nous rasséréner sur nos propres comptes... ?

Essai poétique

Extirpée de cette masse confuse de la pluralité ambiante. Soudain, vouloir identifier comme se décider à élire une plausible complicité. Vouloir choisir en ce point ferme du voyage une gentiane bleue qui, du bouquet liminaire issu de l'abondance, échouerait inévitablement dans notre soliflore : là où l'orchidée sauvage, la nigritelle noire ou l'anémone ostentatoire dont les gracieuses morphologies s'adapteraient péniblement à nos errances de prophète giraient en nul autre pays pareil ? Au col étroit de nos souffrances blasphémées...

Ce qui, d'ailleurs et soit dit en passant, est sans compter avec le sentiment de concordance aléatoire de nos vagues esprits, lesquels s'attendent lentement, dans cette perspective magique de plaire, ou se répondent mutuellement, en s'émulant volontiers l'un à l'autre. Bref, se stimulant et puis s'harmonisant dans un élan majeur, vers cette vaste plénitude que l'on souhaiterait pouvoir à nous-mêmes accomplir, dans chaque corps allié à nos esprits... En tout cas de cause et pour ce temps long qu'il nous sera nécessaire d'imprimer à l'aune de notre espace, tout en espérant pouvoir parvenir à notre maturité individuelle... !

Ainsi en sera-t-il des impératifs sournois de notre vie moderne. Car ne serions-nous pas, conséquemment et au final, correctement individualisés qu'à l'unisson de deux ? Qu'à la lumière du regard réciproque, qu'un autre rayonnerait tout autour de nous, dans cette délectation de la notion incertaine de complétude ? Mais cet état diffus et, pour tout dire, quasi inaccessible, ne serait-il pas, lui aussi comme au bout du compte, réservé qu'à certains ? Qu'à une élite de l'intelligence du sentiment ? Serait-il établi comme le fait du prince ? Ou ne dériverait-il pas de cette émanation discrète de la grâce de Dieu ? La beauté évasive d'une fleur égarée dans la chapelle des montagnes, et qu'à tout prix il nous faudrait pouvoir retrouver – mais seulement si nous souhaitons enfin pouvoir la retrouver ?

Constatation qui, au sein de notre groupe humain, esquisse les confins merveilleux de l'impérieuse nécessité du parcours... Et qui dit parcours – eux gisant au beau milieu des torrents où croissent les pédoncules – nous dit, dans le même temps, cette exigence d'avancer, ainsi que notre crainte de se perdre au cœur induit du mouvement des fleurs. Parcours au centre même de la prairie. D'où la nécessité de poursuivre sa route ; de proroger notre propre effort, sans parfois connaître ni même mesurer où l'on désire aller... Ou

Essai poétique

bien encore, vers quel but avoué de scabieuse colombarie diriger le vouloir de notre tentative désespérée ?

C'est cette itinérance définitive à travers les sentiers de notre touchante aspiration à l'équilibre froid que nous apprend à conceptualiser, puis rituellement retranscrire, l'Art. Qu'elle soit collective ou bien individuelle, cette même respiration qui toujours nous habite ne poursuivra jamais qu'un seul objet identifié : qui est de croître encore et toujours en bonne intelligence de soldanelle. D'imiter l'entrelac du rhododendron fuligineux, dont la masse insistante irradie constamment l'ensoleillé sommet de sa garrigue. Chaque œuvre d'art s'instituant en tapinois, à travers lui, en une fleur unique ; et chaque fleur, en parallèle de quoi, inaugurant la logique quasiment névrotique d'une future nouvelle œuvre d'art... À ce seul objectif se réduirait-elle désormais, notre humaine volonté ?

Car la vie elle-même n'est qu'un simple rituel. Un rituel de la longévité, pourrait-on dire. Tandis que les fleurs, quant à elles, demeurent d'essence éphémère. Ce qui établirait leur supériorité paradoxale : puisque, par leur intensité compensatrice, toujours et de toute leur hauteur elles nous toiseront...

L'amour est pourpre comme un œillet. L'amour : ce bien intense et à ce point indiscipliné, plongé au sein d'un monde d'insuffisances flagrantes. Ou intensément recroquevillé sur lui-même et comme puissamment immergé en sa profonde léthargie : à peine semblait-il vouloir se survivre à lui-même, tel un être éperdu et positivement endeuillé...

« J'ai pourtant tellement besoin de cette chaleur... De ta proximité corporelle éclatante, en même temps qu'elle est suave et physiquement rayonnante... » Ainsi s'exprime volontiers la femme, en son for intérieur, à son réveil étonné. Complètement enrobée de saveur, totalement imbibée de sueur, son corps d'amande fine tendu telle une offrande pointée au ciel, son objectif diffus à nouveau désigné. L'esprit comme raidi vers son autre soi-même : comme vivant intensément cette contradiction intime de sa chair d'avec son esprit, car entièrement bâtie sur de violentes oppositions intérieures, en même temps qu'abandonnée...

Pour la plupart des femmes, en effet, l'homme représente cette onctuosité quasiment palpable de la chaleur. Cette matière tout à fait

Essai poétique

indéfinissable : celle fondamentalement rassurante au demeurant d'un corps qui étreint et protège. Les effluves du temps qui, en continu, passent lentement au-dessus de nos têtes n'y changeant rien à l'affaire, bien au contraire... Dansez, nous suggèrent-elles, et votre corps fait de chair et de sang vous chuchotera à l'oreille où il désire être entraîné. Par vos propres ailes volez, insinuent-elles vivement, et l'esprit de vos limbes, en vos propres cerveaux, insufflera sa folle et langoureuse mélodie ensoleillée. Car au milieu de ce brasier austère que tout baiser, in fine, tendra à vouloir nous fournir, c'est l'univers exquis et entêtant du rêve, ressenti en nos seins dans son absolue complétude qui, à celui bien plus sévère encore de toute pesanteur amidonnée, voudra venir nous enlacer.

Toutes les femmes, intérieurement, expriment solidairement la même attente originelle. Toutes les femmes, ou presque, y sacrifient, de fait, l'entière-té de leurs agissements. Et tous les hommes, confusément, devinent leurs actions comme telle : une longue et tortueuse attente - cette expectative contrainte de l'espérance ! -, pour les vriller en leurs filets. Car il n'existe aucune alternative existentielle à ce fort sentiment d'impunité partagée ; si ce n'est que ce sentiment si souvent éprouvé de part et d'autre du ressenti sexué n'y recouvre pas entièrement la même tenace réalité...

Giroflées. Azalées. Asters des Alpes. Du lourd et riche kalanchoé. Les soucis, par nature parcimonieux, envers la folle farandole exacerbée des belles-de-jour, très ostensiblement, en viendraient à vouloir fanfaronner... L'althéa (aussi dénommée hibiscus de Syrie - car probablement de nature exotique) et le millepertuis, son cousin éloigné et subtilement odoriférant... Ou même le discret sorbier des oiseleurs faisant face avec orgueil et assurance à nos plantes décoratives, ou plantes d'agrément : toutes, au même titre que les autres, dérivées de végétaux obscurs aux origines sauvages - ces dignes vagabonds qui, bien avant nous et tels des Elohim perdus au fin fond des ténèbres, parsemèrent l'espace... Oui, en elles toutes, perception de nos perceptions, comme en te regardant, je poursuis un mirage !

Mais repartons, si vous le voulez bien, de cet horrible et brutal constat : car vouer le rapport homme-femme à la seule notion d'utilité, comme a eu systématiquement tendance à le faire notre société moderne, et surtout avant elle, la plupart de ses tortueuses prédécesseuses, le condamne inévitablement à l'échec. Car cela fonctionne désormais à l'encontre de toute

Essai poétique

sensation douceuse, laquelle, fort délicieusement, resterait à privilégier entre nous ; ou plus exactement, à l'encontre de toutes ces perceptions d'une confiance mutuelle restaurée. Car c'est bien cette confiance égarée qui, dans l'âge mûr de l'homme, serait incidemment à retrouver...

À l'inverse de ce phénomène sociétal d'une très vaste ampleur, est-ce le caractère d'une possible vulnérabilité féminine, si jamais elle était avérée, ou bien celui plus épars encore des simples fleurs des prés dont la vocation secrète est de nous accompagner de par le monde, qui, sur notre Terre et invariablement, nous oriente vers le recouvrement de la notion fragile de tendresse ? Cet embryon élémentaire d'un réel affect masculin naît-il ici, en cette conséquence de tout ce qui vient de nous être exprimé, empli de la légèreté intrinsèque du pétale labile, plongé au cœur de sa volatilité essentielle ? Et comme éparpillée parmi l'évanescence délicatesse de sa propre matière, tout auréolée de fragilité ? Tout entière et cependant menue, se cacherait-elle dans cette incapacité patente à se fixer dans la moindre durée potentielle, hormis celle des peintres - mais en cela réside leur tentative inavouée d'une orgueilleuse et manifeste tricherie ! Artifice lunaire de la peinture, quand tu nous tiens...

Souvent, les fleurs viennent nous chuchoter à l'oreille la compilation étroite de nos vies. Pour nous, elles dressent le tableau de leurs symboles arqués, inscrits dans l'épaisseur du nombre ou la pluralité inouïe de la page. Pédiculaires : chacun de leur langage étant, à leurs racines même, particulier, nous nous devons d'y faire face, exactement comme nous le ferions devant l'étrangeté latente d'une toile. Nous dresser devant elles, sérieux et attentifs, de la même façon que face à un messager obscur venu laborieusement des profondeurs du temps, et demeurant à tout jamais à décoder... Leurs formes et leurs couleurs sont des teintes qui, très heureusement, resteraient à extraire de cette nébuleuse transie des gestes du nombre, ainsi que du magma furieux de nos plurielles existences. Les teinturiers appliqués du Bengale, les pêcheurs consciencieux de Corfou, les énigmatiques orfèvres royaux ou les savants cordonniers de Cordoue faisant la réputation inégalée de l'Espagne, tous savent si bien de quoi il retourne... !

Car toute engeance hégémonique d'une colonie particulière de fleurs possède, pour elle seule, une langue qui leur est propre, une mosaïque de verbes onctueux à nous dispensée : idiomes secrets, parfois composés d'un

Essai poétique

seul idéogramme sacré, condensés en une seule image forte et toujours procédant, de fait, de l'éparpillement d'une vague et insaisissable pensée... Un dialecte qui leur est spécifique : une manière n'appartenant qu'à elle d'exprimer une sapide saveur émanant de nos vies, comme on exprime, dans le silence pourpré, le sel discret du céleri ou l'essence chétive de la mauve.

Ainsi accompagnés des fleurs étincelantes et grâce à la multitude fanée de leurs parfums, le temps diapré qui nous entoure, en elles ne s'use pas. Bien au contraire : le temps fécond, en elles, se perpétue durablement, coulant au vent inexorable... Dans la fraîcheur et la tiédeur affectueuse qu'elles savent toujours nous dispenser, au travers de cette immensité que forme sur nos rétines profondes la variété glacée de leurs teintes diaphanes, le temps soumis en elles se mêle ; puis vient se fondre docilement, empli de cette volonté existentielle de ne faire qu'un avec les choses concrètes du monde. Force ô combien ténébreuse, longtemps issue de sa tenace fragilité : tel un David ayant su esquiver la charge haineuse du géant Goliath... Et à l'arrière-plan de cette toile-ci, un Saint Georges aux allures triomphantes aura, pour l'ensemble du genre humain, manifestement su terrasser le fatidique dragon !

Le temps : cette simple durée d'un phénomène extravagant ayant malencontreusement essuyé un puissant début et qui, dès lors, se trouve être bloqué comme à l'orée d'une terrible suspension, contrit dans cette attente frileuse de son interminable fin. Car la durée n'a rien de réellement commensurable ni même comminatoire. Elle s'accorde uniquement à chacun de nos faits circonscris, qu'elle se donne alors pour mission de nous décrire. Et tout ceci, de son explosif avènement à l'effondrement vindicatif du monde ; ou, pour être plus précis encore, de sa naissance ravie des êtres au flétrissement annoncé d'un orchis vanillé.

Ici se révélerait l'ambiguïté australe que porte devant nos yeux la promesse du temps infini. Réside-t-il uniquement en tant qu'immense lévitation, telle une acerbe redondance ? Ou pire encore, tel un lent et massif dépérissement ? Ou bien, Hercule plus robuste que ne le laisse supposer sa craintive apparence - voire sa trompeuse prestance -, porte-t-il en lui-même cette douce promesse d'une vaste et puissante intensité colorée ? Et par lui advenue, notre prochaine certitude qui, à ce point accompli du récit, se parerait d'un éclat de lumière à venir... ?

Essai poétique

Vivre en nous cette gaîté annoncée d'une prochaine chatoyance enfin retrouvée ! Nul ne saurait prédire la part intense que saura porter à nos cœurs pourtant géométriquement agencés cette notion d'un temps absolu : elle offerte à chacune des fleurs que, pour nous tous, tantôt portera notre Terre et que, par pure compassion, elles nous auront collégialement allouée. Chacune l'une après l'autre, dans leur relative précocité... Non, nul ne saurait le prédire, si ce n'est par l'intermédiaire de leurs précieux langages faits de nuances réciproques, comme par leur sève remontante symbolisés. De fait et a contrario de toute idée reçue, de toute stabilisante volonté, nous ne serions, en cette vaste Terre, que le haut reflet perçu des fleurs.

Car les fleurs, par leurs nombreux langages imagés, forment ensemble le grand imagier haut en couleur du passage des heures. La symbolique variété de leurs messages y reflétant leurs états d'âmes abyssaux comme nos propres méandres psychologiques. Tous ces affreux non-dits de la parole suspendue dans le vent, jusqu'à nos vieux réflexes ancestraux : tout en elles est décodé, comme dans le fond poudreux du noir café. Le timide, le volage, la fidélité amoureuse exercée sans ambages. L'amicale sérénité et sa tendre comparse - cette joyeuseté effrontée de la coloquinte -, tout s'y retrouve ; tout cela autant que les tempétueux nuages qui, au loin, passent toujours, là-bas, au-dessus de l'insistant reproche du monde... Vapeur triste du regret, portant à nos yeux larges le vague souvenir d'une grâce passée ou de sa vaine et laborieuse élégance d'aigrette... Extase particulière qui instille la vie, la fougue et même l'inspiration : toutes trois en leurs seins accolées. Sensation qu'accompagne un curieux sentiment de nostalgie ancienne qui cependant se mue en confiance, connivence ou bien adversité... : cette opaque spiritualité qui souvent les habille est teintée d'une extrême froideur, jusqu'à y lire la monstrueuse virginité ?

Entérinant la variété infinie de nos farouches caractères, de nos profils émotionnels et nos subtiles sensibilités d'absinthes recueillies, les langages floraux multiplient à nos sens leur pure diversité. Nageant à contre-courant de cette dissemblance inassouvie de l'instant, des représentations sobres du monde des androsaces, leurs maléfiques odeurs, le désir de la femme, à notre pure intimité d'écoliers, se révélera être d'une puissance absolue, recouvrant tout sur son passage !

Essai poétique

Si nos esprits de sarrasin sont relatifs à nos langages (et encore, ne pas être certains de pouvoir aisément le prouver !), notre âme, pour sa part, est-elle à corréler, elle aussi, à ce feu même du langage ? A-t-elle quelque chose à voir avec le règne extrêmement foisonnant des mots : une sorte d'affinité élective portée en nos neurones par une onde de choc électromagnétique ? Car si cela n'était pas le cas, serait-elle, au bout de notre sombre chemin comme en conclusion de notre solde de tout compte, à corréler directement avec la notion même de néant ? Ce principe vital, cette respiration très impalpable des gentianes mauves, et que bientôt nous mêlerions aux potentilles du matin, s'évaporerait-ils soudain en l'espace d'un souffle ? Et puis plus rien, une fois sa consistance de narcisses envolée... ?

Les fleurs, ainsi, semblent en compétition perpétuelle avec elles-mêmes. Qui, se dressant sur le talus. Qui, se tapissant dans les sous-bois. Qui, nous invectivant chaleureusement de leurs odeurs. Qui, par la fine aspérité de leurs teintes parfumées, se révélant délicatement à nous autres passants, dans cette puissante et vive ardeur de leurs personnalités effacées. Qui, enfin, nous murmurant directement au cœur : chaque membre viril disposant, au beau milieu de ce très foisonnant domaine à chaque intention dessiné, du cénacle qu'il préfère...

Pris dans ce tourbillon express que nous offre la vie, nous exécutons pour nous-mêmes notre propre expérience. Comme contraints par la loi imposée du marché aux fleurs... Mais au final, comme au fond de nous-mêmes, toujours nous mesurons que parmi le langage multiple des fleurs, celui qui nous siéra le mieux – et, à ce titre, à jamais nous sera éligible – restera celui que produira le cœur.

Entrevoir pour nous-mêmes cette improbable possibilité que les fleurs, en leur nom propre, possèdent un somptueux langage, c'est se poser la question de savoir si celles-ci possèdent une âme. Mais ne serait-ce pas plutôt nous, les hommes, qui projetons en permanence nos âmes éparpillées sur le corps frêle et chancelant des fleurs ? Sans oublier que se poser la question de l'existence même d'une telle projection, c'est entrevoir la possibilité, certes infime, que nous soyons, nous aussi, dotés d'une telle disposition. Question qui, à ce jour, n'est pas formellement tranchée, comme il nous faut le souligner... Conclusion provisoire, donc, de cet épanchement d'interrogations : l'âme ne serait-elle, au final, que ce qui ressort, en chaque instant que produit

Essai poétique

notre fâcheuse existence, de cette conscience inerte d'être vivant au monde ? Une sorte de mémoire morte, comparativement à nos mémoires vives... Auquel cas, comment les fleurs pourraient-elles exprimer, pour leur part, une telle conscience vitale ? Mis à part le simple fait d'exister ?

Alors et en désespoir de cause, nous reste l'argument de vivre intensément la faculté de la douceur. D'éloigner de nous nos plus vives douleurs, en vue de ressentir une extase de pur bonheur !

Par le passé, nous avons tous tenté d'agir de notre mieux. Nous avons sincèrement accompli toutes nos vibrantes dévotions. Nous nous sommes éparpillés au monde, pour en revenir parfois mutilés en notre propre chair : meurtris, blessés et amputés de la vie même. Nous avons produit les sacrifices requis et, désormais, attendons sagement notre dû : celui de la félicité si chèrement gagnée ! Allons-nous devoir nous en extirper ?

Une anima définit ce qui profondément nous anime. C'est-à-dire, pour être plus précis encore, ce concept détermine en soi le principe universel qui nous meut. Sommes-nous cette animation d'un genre purement mécanique ? Ou procéderait-on de cette émanation mystérieuse d'un souffle ? Pour ce qui est des fleurs, qu'est-ce qui animerait profondément leur floraison ? Qu'est-ce qui les pousserait à croître continument en volume, perfection, teintes multiples, en leur intense beauté ? Et cette formidable incarnation opiniâtre de leur beauté posséderait-elle, en quelque manière que ceci fût, une apparente affinité avec une âme pré-requise ?

Pour nous, il n'y a pas à en douter un seul instant : cette diversité florale est la source contingente de nos propres âmes acquises. Car la diversité qu'elles façonnent est la raison même du mouvement, par la motivation induite de l'expérience. Hormis le concept de diversité, il n'y aurait que morne plaine. Et qui dit morne plaine exprime bien, pour nous-mêmes autant que pour autrui, tout ce qui, en nous, deviendrait l'extase de l'immobile. Soit : hors d'un monde varié, point de salut, pourrait-on dire. Tandis que le principe féminin qui abrite et protège le langoureux et puissant panégyrique des fleurs détiendrait en lui-même la symbolique forte de cette haute et prodigieuse diversité !

Nous sommes donc immergés dans la démonstration induite du produit par l'exemple. Ainsi, la variété des espèces, des minéraux, des

Essai poétique

paysages et même des psychologies humaines et animales est-elle consubstantiellement liée à notre vie sur la Terre... Et par force, le mobilier disséminé qui habille nos vies, ainsi, pareillement nous habite, existentiellement parlant, sur notre propre Terre. Mobilier initial que, progressivement, nous remplaçons par la variété même de ce que nous produisons... Mais qui en rien ne possèdera, et loin s'en faut, d'ailleurs, une identique saveur !

Pour pouvoir être physiquement chassés du paradis, il est avant tout nécessaire que ce même paradis soit d'une nature finie. Notion étrange que celle de cette infinité dans la finitude... De celle de la thèse surgissant de son antithèse. Notion labyrinthique et profondément mythologique à la fois. Mais en cela réside exactement la définition même de la vie terrestre. Vie que nous avons fini, peu ou prou, par épuiser volontairement, au sens littéral du terme. Ou encore : dont nous avons fini par épuiser les multiples apprentissages qui nous étaient proposés ? Gageons seulement que cette vie qui toujours nous cerne et qui, de ses longs bras étiques et dénudés tente de nous subjuguier par toutes ses ressources d'inventivité rassemblées, continuera, dans l'avenir, de nous surprendre !

Cette solide floraison qui nous est ici proposée est la parfaite illustration de la surprise renouvelée de vivre sur la Terre. Ce qui, en soi, définit une mystique continuelle de notre vie. D'où est tiré cet axiome improvisé : aimer la femme par son principe féminin procède bien d'une mystique parachevée. Et sa féminité consisterait, pour nous tout comme essentiellement, à exprimer en soi ce fait pleinement accompli.

(Fin de la troisième partie)

Essai poétique



Rameau n °III, photographie Ghislaine Girard, 2023
fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron